

en deux actes, de MM. Jules Oudot et Henry de Gorsse; — Théâtre de la République (30 décembre): *Le Voyage de Mistress Robinson*, pièce en quatre parties, de M. Gaston Marot; — Athénée-Comique (2 janvier): *Paris sur scène*, revue en trois actes, de MM. Blondeau et Monréal; — Odéon (7 janvier): *L'Heureux Naufrage*, comédie en trois actes, de M. Jean Destrem, d'après Plaute; *La Belle-Mère*, comédie en un acte de M. Marcel Luguët, d'après Téréncé; — Folies-Dramatiques (11 janvier): *La Timbale d'argent*, opéra-bouffe en trois actes, de M. A. Jaime et Jules Noriac, musique de M. Léon Vasseur (reprise); — Odéon (13 janvier): *L'Etranger*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Auguste Germain; *Allez, Messieurs!* comédie en un acte, en prose, de M. Tristan Bernard; — Œuvre (14 janvier): *Au delà des forces* (première partie), pièce en deux actes, de Bjørnstjerne Bjørnson, traduction de M. le comte Prozor; *La Motte de terre*, un acte de M. Louis Dumur; — Gymnase (14 janvier): *Les Demi-Vierge*, comédie en trois actes, de M. Marcel Prévost (reprise); — Comédie-Française (15 janvier): *Aristophane et Molière*, à-propos en vers de M. Jean Bertheroy; — Odéon (15 janvier): *La Soubrette de Molière*, à-propos en vers de M. Emile Blémont.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Nos « entrepreneurs » d'auditions musicales sont animés d'excellentes intentions. Ils le montrent. Ne pas le voir ou nier que ce soit, voilà qui serait déplorable. Il faut être juste. On réclame de toutes parts le rajeunissement des programmes. Ce n'est pas en vain ! Sur les colonnes Morris, chez les luthiers (entre le portrait des frères Cottin et celui de Pietrapertosa qui, sans cela, les mordrait) ou chez les marchands de musique (entre la « dernière » de M. Gaston Lemaire et la *Tsarine* de M. Ganne) — partout les affiches rouges répondent :

CONCERTS-COLONNE

La Damnation de Faust

(à la demande générale)

Sommes-nous à Pithiviers où, chaque fois qu'on donne *Rigoletto* ou *Martha*, c'est « à la demande générale » ! Cette observation encourageante signifie, ici, que l'orchestre Colonne interprétant la musique de Mendelssohn pour *Alhalie*, à l'Odéon, son chef ne peut l'astreindre aux répétitions qu'il faudrait, pour « rajeunir » le programme des concerts du Châtelet. C'est probablement aussi pour ne pas fatiguer ses musiciens que M. Colonne a transporté au Châtelet les *Perses* de M. Leroux, qu'au même Odéon on avait pu entendre. Que l'Etat subventionne l'Odéon pour permettre à son directeur

telles débauches musicales, c'est bien ! Mais que la même fête continue, en outre, au Châtelet, à la faveur d'une autre subvention, c'en est trop ! les *Pères* sur les deux rives de la Seine, avouez qu'il y a exagération : M. Leroux est seul à ne pas s'en plaindre.

Et la *Suite Pastorale* de Chabrier ? et la *Rédemption* de Franck ? La raison de ce choix m'échappe. Le public accepte tout, sur la foi d'un nom, aujourd'hui. « Chabrier ? — Pas mal ! — Franck ? — Ah, le père Franck ! que c'est beau ! » Il serait imprudent d'intervenir dans ce cas, car la sottise des gens qui admirent sans comprendre, parce que c'est de bon ton, est moindre quand la mode les porte à applaudir Franck et Bach.

Pour en finir, on joue l'ouverture de *Tannhäuser* au Châtelet, au Cirque d'Été, à l'Opéra, — et en plein air, quand il fait beau, les musiques militaires n'épargnant plus Wagner qui avait longtemps bénéficié d'un patriotisme bien compris.

Mais à défaut de nouveauté, M. Colonne cède son pupitre à M. Felix Mottl. Mme Mottl vient chanter. Ce Festival a réhabilité Wagner, que les musiciens de l'Opéra traitent sans respect.

Au Cirque d'Été, les fragments de la *Walkyrie* ont beaucoup de succès. Comment expliquer les sifflets qui se sont heurtés aux *bis*, après une très bonne exécution des *Murmures de la Forêt* ? J'ai pensé que les siffleurs étaient impatients d'entendre les *Deux danses hongroises* (toujours les mêmes) de Brahms. On les acclame. Ce sont les mêmes transports que provoquait naguère la *Chevauchée des Valkyries*, le Chœur des Fileuses du *Vaisseau-Fantôme* ou le Prélude de *Parsifal*. Le goût est faussé : le *Beau Danube bleu* prend une éclatante revanche et le public des concerts, comme la princesse de Chimay, aime la musique des tziganes.

Pourtant, ce même public a voulu entendre deux fois de suite la Symphonie extraite de la *Nuit de Noël* de Bach, si pure, si nette et fraîche, simple, et qui se développe dans un mouvement de grâce naturelle. Du Bach ou du Brahms — est-ce la lointaine ressemblance de ces noms ? — ça lui est égal, il aime ceci et cela et paraît également ému. Il n'y a pas à conclure. D'ailleurs, cette question résolue ou non, quelle réponse ferais-je à celle-ci : après l'*Air de la Fête d'Alexandre* de Haendel, à qui s'adressaient les applaudissements ? à l'œuvre qui est vraiment insignifiante, à M. Nicolaou qui « d'origine grecque, par ses père et mère » et « né à Alexandrie, » chante avec honnêteté et prononcé en brave-Auvergnat :

*Achitez vos serpents
Frémichants et chiffants !*

M. Boëllmann, « organiste et compositeur français, né en Alsace », c'est-à-dire deux fois sympathique. — M. Boëllmann a fait entendre au Cirque une *Fantaisie dialoguée* pour orgue et orchestre. La « fantaisie » est ce qui manque le plus à cette composition. Elle a des qualités architecturales que son titre ne faisait pas prévoir : le thème exprimé par l'ensemble orchestral et l'orgue, dont les masses sont heureusement équilibrées, semble préparer le récit de quelque héroïde éclatante ; tout à coup le musicien abandonne son sujet, l'orchestre se fonde et le thème reparait, timide et intime, à l'orgue. Peut-être la fantaisie consiste-t-elle dans cette alternance ? Mais au troisième chassé-croisé on s'y est habitué. Et l'habitude et la fantaisie ne sauraient s'accommoder l'une de l'autre...

Je voudrais parler des *Djinn*s de César Franck, une de ses compositions caractéristiques, romantique sans les exagérations qu'on trouve, par exemple, dans le *Chasseur maudit*, et aussi satisfaisante que les *Eolides*... Qu'il me suffise, cette fois, de rendre hommage au talent de Mme Henri Jossic.

M. Paul Dukas a ouvert la saison des Concerts de l'Opéra. La critique tout entière doit être satisfaite ; c'est un critique en personne que la Direction de l'Opéra lui donne à dévorer, pour commencer. M. Dukas écrit sur la musique des articles savants et clairvoyants. La Symphonie qu'il a fait jouer est une production de critique. C'est comme un long pensum que l'auteur se serait infligé pour prouver aux musiciens dont il décortique les produits que, critique, il ne craint pas de montrer à ceux qu'il juge ce dont il est capable. Et je crois bien qu'on ne relèverait pas la moindre incorrection dans cette interminable Symphonie. Mais un exemple de grammaire doit être bref. M. Dukas a tenu à montrer toute sa science, au risque d'être sec. Il est plus encore, car cette Symphonie semble si bien faite qu'elle prépare, d'un bout à l'autre de chaque partie, l'arrivée de quelque chose qui serait moins bien fait peut-être, mais mieux tout de même parce qu'inspiré, — et ce quelque chose n'arrive jamais. La lumière manque à cette partition compacte. La première partie s'achève par un *accelerando* qui fait une heureuse diversion et emprunte à un changement subit du rythme un caractère vraiment personnel. L'*Andante* (2^e partie) rappelle vaguement, dans la manière de traiter les instruments à corde, le Prélude de *Tristan*, comme dans l'*Allegro* final la distribution prodigieuse des cuivres rappelle le Bruneau du *Requiem*. — Après tout, je me trompe peut-être : si je venais, sans m'en douter, de parler d'un chef-d'œuvre ?

On a tout intérêt à parler des morts. La postérité fait son choix et ils ont dit tout ce qu'ils devaient. Aussi ne vais-je pas motiver mon admiration pour les fragments du *Paris et*

Hélène de Glück qui ont été exécutés à l'Opéra. Elle a pu provenir du charme qu'exerce la musique sans cuivres. Sa grâce est analogue à la délicatesse des anciens portraits au pastel, où le sourire plus mystérieux paraît imperceptiblement mobile. — Mme Rose Caron est une admirable artiste. C'est l'éloge le plus concis, le plus complet et le moins exagéré que je sache. Autrement, je devrais parler de sa robe et m'en prendre à son couturier. Près de Mme Rose Caron, si Mlle Adams brillait faiblement, Mlle Beauvais a montré qu'elle emploie avec facilité sa voix étendue et bien timbrée.

M. Delmas a remporté un grand succès, et le plus mérité, dans le *Méphistophélès* de Boïto. Le librettiste ordinaire de Verdi serait un nègre d'ingratitude s'il ne se souvenait pas des formules d'*Aïda*, quant à son tour il se fait compositeur. Pour qui aime le clinquant et supporte l'emphase, le prologue du *Mefistofele* de Arrigo Boïto est un chef-d'œuvre. En l'écoutant l'autre jour, je prévoyais les orgues de Barbarie futurs...

Mais, l'excellente idée de clore ce concert par le divertissement de *Don Juan*. Voilà de la musique, de la vraie et de l'exquise, gracieuse et jeune éternellement, quand Mozart n'est pas trop défiguré ou s'il est fidèlement pastiché.

Ce ballet est un des plus réussis qu'on ait montés à l'Opéra. J'ignore si j'ai préféré l'esprit de Mlle Hirsch, l'espièglerie de Mlle Désiré ou la grâce de Mlles Chabot et Lobstein. Toutes dansaient comme pour *Don Juan* lui-même, jusqu'à Mlle Vangoethen (quel beau nom !) et certaine petite Chinoise à bandeaux qui copie Mlle Cléo de Mérode.

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

ART

Il y a au musée du Louvre un étrange petit jeu en vogue parmi les conservateurs : à peine une salle est-elle arrangée selon un semblant de logique un peu louable, qu'on la défait pour adopter une nouvelle classification. Depuis peu, les salles des dessins avaient été distribuées convenablement ; on voyait, par exemple, réunis au même endroit, la plupart des dessins allemands. Qu'on se rassure, il n'en est plus ainsi, ces dessins sont relégués à présent dans une sorte d'antichambre étroite et mal éclairée qui précède la collection His de la Salle. Par contre, dans la salle 8, où ils étaient, on a exposé provisoirement un certain nombre de dessins flamands retirés pour cela seulement, de la salle 5, auxquels on a adjoint quelques inconnus, sans grand intérêt. Cela forme ce qui s'intitule, avec emphase, *l'Exposition temporaire de dessins flamands et hollandais (xv^e et xv^e siècles)*.